

« Syndicat unique » : logique managériale et lutte des classes

La question

*du « syndicat unique »
revient périodiquement
à l'ordre du jour
des débats dans le Livre
parisien.*

*C'est là une question
qui est devenue
très passionnelle,
le « syndicat unique »
est souvent présenté
comme la panacée
grâce à laquelle
on va enfin résoudre
tous les problèmes
que nous n'avons pas
su résoudre depuis
vingt-cinq ans ;
a contrario, le maintien
du syndicalisme
de métier est présenté
comme la cause
des retards,
des archaïsmes
qui empêchent
les travailleurs du Livre
d'entrer de plain-pied
dans la modernité.*

Le point de vue du principe

Le terme employé : « syndicat unique », par les partisans d'une modification des structures syndicales du Livre parisien est symptomatique. Il ne veut pas dire grand-chose. Car en fait, le terme exact est : « syndicat d'industrie ». En parlant de syndicat unique, on joue sur l'affectif. L'adjectif « unique » suggère l'unité, la réunion de tous les travailleurs dans une même organisation. C'est un terme qui est très fort, qui a une grande résonance affective. On suggère ainsi que, en attendant, faute d'être « uniques », c'est-à-dire unis, nous sommes éparpillés, divisés, puisque nous adhérons à des syndicats différents. Les partisans du « syndicat unique » jouent beaucoup sur cet amalgame, alors qu'en réalité nous sommes bien dans la même organisation.

Mais en jouant ainsi sur l'affectif, on évite d'aborder les vraies questions d'organisation, le vrai débat sur le syndicat d'industrie. Or, peu d'entre nous ont l'expérience de ce type de syndicat car, pour la plupart, nous n'avons jamais travaillé ailleurs que dans le Livre.

La vraie question qui devrait être posée dans les réunions est : comment est organisé un syndicat d'industrie ?

Je n'ai jamais vu le problème abordé sous cet angle. C'est que la plupart des camarades qui font la promotion du syndicat d'industrie, lors des réunions d'atelier, ne savent pas comment un tel syndicat est organisé concrètement, comment les choses se passent dans la vie quotidienne.

On en vient à se demander si le thème de l'absence

de « syndicat unique », et la nécessité d'en fonder un, ne servent pas de prétexte pour expliquer les difficultés, occasionnelles ou permanentes, auxquelles nous sommes confrontés, difficultés dues à d'autres causes, mais qu'on ne veut pas aborder.

L'alternative au syndicat de métier est le syndicat d'industrie, c'est-à-dire un syndicat qui, dans un espace géographique donné, regroupe l'ensemble des personnels d'une industrie. Dans chaque entreprise de cette industrie se trouvent des « sections » du syndicat — des sections syndicales — dont la fonction aujourd'hui est assumée par les Groupements intersyndicaux d'ateliers. Les GIA ne sont rien d'autre que les équivalents des sections syndicales d'entreprise dans le syndicalisme d'industrie.

La différence est que, dans le GIA, les syndiqués sont représentés par des délégués élus par catégories, tandis que dans la section syndicale, ils le sont indépendamment de leur profession.

Si ces principes étaient appliqués au contexte de la presse parisienne, comment les choses se passeraient-elles ?

Aujourd'hui, le collège des délégués est constitué sur la base d'une proportionnalité